

Ministère des Colonies

INSTITUT NATIONAL d'AGRONOMIE DE LA FRANCE d'OUTRE-MER

**DE L'ÉCOLOGIE AGRICOLE
À L'ÉCOLOGIE COLONIALE**

PAR

JEAN ADAM

INGENIEUR AGRONOME

INGENIEUR GENERAL HONORAIRE DE L'AGRICULTURE AUX COLONIES

PROFESSEUR A L'INSTITUT NATIONAL D'AGRICULTURE DE LA FRANCE D'OUTRE-MER

EXTRAIT DE *L'AGRONOMIE COLONIALE*,
BULLETIN MENSUEL

DE

*L'INSTITUT NATIONAL D'AGRONOMIE
DE LA FRANCE D'OUTRE-MER*

Septembre 1937 — N° 237.

PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

1937

**DE L'ÉCOLOGIE AGRICOLE
À L'ÉCOLOGIE COLONIALE**

, PAR

JEAN ADAM

INGENIEUR AGRONOME

Inspecteur général honoraire de l'Agriculture aux Colonies,

Professeur à l'Institut national d'Agriculture de la France d'Outre-Mer

L'écologie, science de liaison.

Dans le numéro de décembre 1936 de *l'Agronomie coloniale*, M. CARTON a mis en évidence l'importance de l'enseignement de l'écologie dans les écoles supérieures d'agriculture comme « introduction », à divers cours spéciaux.

On ne saurait trop louer l'auteur d'avoir attiré l'attention sur une lacune regrettable de la formation des cadres techniques de l'agriculture.

Il fait remarquer à juste raison que « dans les écoles supérieures et les facultés où l'on enseigne les sciences biologiques et agronomiques, les cours professés sont trop indépendants les uns des autres, alors qu'une liaison effectuée entre eux serait du plus grand intérêt... »

Il montre l'élève faisant appel surtout à sa mémoire, emmagasinant en vrac dans son cerveau toutes sortes de notions, vite oubliées, ou dont il tirera mal parti par la suite, quand il aura à résoudre les multiples problèmes qui se poseront à lui, parce qu'il n'aura pas été préparé à saisir les rapports qui existent entre les connaissances acquises, beaucoup trop abstraites, et les réalités de la vie.

Utilité de l'écologie en agriculture coloniale.

Si l'écologie, qui étudie les relations existant entre l'organisme vivant et le milieu ambiant, est susceptible de rendre les plus grands services, malheureusement trop méconnus jusqu'à ce jour, à l'agriculture de la France métropolitaine, son intérêt est encore beaucoup plus grand pour l'agriculture de nos possessions d'outre-mer.

C'est que là, en effet, le milieu est mal connu et que, d'autre part, dans ce que nous savons de l'organisme vivant, qu'il s'agisse du végétal, de l'animal ou de l'homme, évoluant dans ce milieu, beaucoup de lacunes subsistent. Par des études écologiques suffisamment étendues, on

parviendrait à faire disparaître ces lacunes, ou tout au moins les plus importantes d'entre elles, celles qui ont le plus d'influence sur les résultats.

En même temps, on ouvrirait toute grande et on débroussaillerait la route menant au *mieux-être, matériel et moral*, que nous avons le devoir d'apporter aux populations que nous avons prises en charge, mieux-être dans lequel les productions du sol jouent un rôle prépondérant, puisque nos colonies en sont encore à « l'âge de l'agriculture ».

Jalons sur la route du mieux-être.

Mais, cette route à suivre, où passe-t-elle? Va-t-elle franchir d'un bond la plaine unie où rien n'arrête les pas, où va-t-elle se heurter aux obstacles d'un terrain accidenté, côtoyer les précipices, sauter par-dessus les ravins ? Et, par quels moyens et avec quels conducteurs allons-nous la parcourir ?

Autant de questions à envisager, si nous voulons avoir de grandes chances d'arriver au but. Et aussi, autant de questions montrant la complexité des choses.

Cette complexité pénètre la vie des peuples.

Dans les milieux divers en lesquels l'univers est divisé, l'homme, muni de moyens, qu'il demande à la nature ou qu'il forge de ses mains, cherche à se créer le plus de bien-être possible. Mais il n'est pas seulement un être de chair et d'os, perceptible à nos sens. A côté du visible, il y a l'invisible ; à côté du corps, l'âme. Sa vie n'est pas faite uniquement de la satisfaction de ses besoins matériels ; elle a des exigences plus hautes, tenant à cette partie d'essence supérieure de son être double. D'où, dans l'action de l'homme une grande complexité, dont il est indispensable de tenir compte si l'on ne veut pas tourner le dos au bien-être, but des efforts, et qui doit être, je le répète, matériel et moral.

Le milieu lui-même n'échappe pas à cette complexité. Ses limites ne sont pas aussi étroites que celles que lui attribuent les écologues agricoles, pour lesquels elles n'enferment que les seuls facteurs physiques, qui constituent les conditions de la vie matérielle : c'est le *milieu naturel*, dont les éléments sont fournis par la nature.

Elles vont au-delà.

L'homme, en prenant d'ailleurs plus ou moins de matériaux dans ce milieu naturel, a créé par son action propre un autre milieu, que l'on peut appeler le *milieu humain*, pour rappeler son origine, et dans lequel interviennent des facteurs économiques, politiques, sociaux et moraux, pour ne citer que les principaux.

C'est de tous ces facteurs appartenant aux deux milieux, naturel et humain, et en les éclairant sur toutes leurs faces, qu'il faut jalonner la route conduisant au mieux-être, pour la parcourir d'un pas sûr.

La tâche ardue des agriculteurs de nos colonies.

L'agriculteur de tout pays doit avoir constamment les yeux fixés sur les uns et les autres. Perdre de vue les seconds, c'est frôler l'abîme, c'est courir le risque de jeter sur le marché des produits invendables, de produire trop cher pour des consommateurs au pouvoir d'achat effondré, de buter contre des barrières douanières infranchissables, de perdre des récoltes par la défection d'une main-d'œuvre rétive, de faire des dépenses sans aucune certitude de recettes au moins équivalentes, etc.

L'agriculteur de nos colonies, plus particulièrement, a de grandes difficultés à ne pas s'égarer. Trop souvent, les jalons sont peu visibles dans les grisailles d'un milieu pas débarrassé de la brume par le souffle de la science et de la technique modernes. Il est moins favorisé que son collègue des colonies hollandaises et anglaises, qui a pour guides les résultats de recherches agronomiques sagement conduites.

Pour lui, il y a encore beaucoup de coins obscurs, aussi bien dans le milieu naturel que dans le milieu humain. Il y en a aussi dans l'emploi des instruments de la production agricole, qui sont des êtres vivants, d'un maniement pas toujours facile, et également dans la collaboration plus ou moins confiante que lui apporte l'indigène.

Toutes ces inconnues lui rendent la tâche difficile.

Les inconnues du milieu naturel colonial.

Le plus souvent, l'agriculteur de nos colonies n'a sur les météores que des renseignements très peu précis. Leurs variations, très brusques dans les pays tropicaux, et à peu près imprévisibles, le laissent sans défense.

Le sol est encore plus pour lui le royaume de l'ombre. Malgré les résultats remarquables obtenus depuis environ 50 ans, dans l'étude de la fertilité des sols, quantité de points d'interrogation subsistent.

Quel est le rôle sous les climats chauds de tous ces microorganismes qui font de la terre un milieu grouillant de vie, avec toutes les surprises et les inconnues de la vie ? Comment conjuguent-ils leur activité avec l'action des infiniment petits minéraux ou encore avec les phénomènes de radioactivité et comment de la connaissance de ce monde minéral, végétal et animal, qu'est la terre, dont les éléments agissent et réagissent les uns sur les autres, se livrent bataille ou travaillent d'un commun accord, est-il possible de déduire une ligne de conduite pour assurer de bonnes récoltes ? Que de problèmes passionnants posés à la sagacité des savants.

La pédologie, science de date récente, en étudiant le degré d'évolution des sols, fournit des données d'une grande portée pratique sur leur vocation agricole et leurs possibilités culturelles. Malheureusement, il ne lui a été réservé jusqu'à ce jour, en France et dans notre domaine d'outre-mer, qu'une faible place dans les recherches concernant la terre.

Et, cependant, on ne saurait trop pousser ces recherches dans nos colonies. Il n'est pas exagéré de dire que des vies humaines sont en jeu. À l'appauvrissement du sol, constaté dans certaines d'entre elles, à la réduction des surfaces cultivables, consécutive au gaspillage inouï des réserves de fertilité accumulées par les siècles, est liée la question de l'alimentation des indigènes. Sur des terres, à productivité décroissante et avec des populations, au contraire, aux effectifs croissants, il sera de plus en plus difficile d'obtenir des récoltes suffisantes pour avoir la nourriture indispensable au maintien de la vitalité de ces populations. Si le problème n'est pas résolu, et résolu à bref délai, ce sera l'arrêt de l'essor de nos colonies et peut-être même leur régression.

D'autre part, pour défendre les récoltes contre leurs ennemis de toutes sortes, comme d'ailleurs pour lutter contre les parasites et les maladies qui, sous les climats tropicaux, assaillent les êtres vivants, nous ne possédons le plus souvent que de vagues données. De la lumière est à projeter dans ces recoins où la destruction et la mort se préparent.

Renseignements insuffisants sur le milieu humain colonial.

Si nous nous plaçons sur le plan plus spécifiquement humain, avec ses aspects économique, politique, social et moral, nous ne sommes pas beaucoup mieux renseignés.

Il ne peut s'agir ici de donner un aperçu même succinct des multiples questions qui sont à envisager à ces divers points de vue et sur lesquelles l'incertitude pèse. Qu'il suffise d'en citer quelques-unes prises au hasard.

Nous avons bousculé l'économie interne des pays sous notre tutelle. Mais, nous sommes-nous suffisamment documentés sur ses ressources et le parti à en tirer, sur les besoins qu'elle avait à satisfaire et la possibilité de mieux y faire face, avant de greffer sur elle une économie externe visant souvent l'exportation pour une trop grande part, réduisant la production des denrées vivrières, obligeant l'indigène à effectuer pour se nourrir des dépenses dépassant sa capacité d'achat et le mettant en état de sous-alimentation. N'ayant pas suffisamment fouillé le problème, nous n'avons pas toujours réalisé l'équilibre souhaitable entre cultures vivrières et cultures d'exportation.

Trop préoccupés de l'exportation, n'avons-nous pas créé parfois un outillage public trop coûteux, pesant trop lourdement sur une production agricole pauvre et risquant de l'étouffer ? Avons-nous suffisamment recherché les moyens à mettre en œuvre pour rendre cette production plus riche, afin de lui permettre de mieux supporter les charges qui lui étaient imposées ? N'avons-nous pas suivi trop docilement le sillage des nations industrielles plus préoccupées de s'enrichir de l'exploitation des pays neufs que de les faire progresser socialement et moralement ?

Notre politique à l'égard des indigènes et la participation plus ou moins grande que nous les appelons à prendre dans l'administration de leur pays, s'appuie-t-elle toujours sur un choix judicieux des élites dont nous demandons la collaboration ? Leur sélection est-elle faite avec tout le soin désirable ?

Des cadres sociaux existaient dont nous n'avons pas toujours saisi le rôle bienfaisant. En les laissant s'effriter, en les brisant dans certains cas, n'avons-nous pas créé un malaise allant à l'encontre du but poursuivi ?

Dans les groupements indigènes, où les liens familiaux ont une grande force, n'avons-nous pas, par des mesures contraires à une tradition trop souvent méconnue, contribué à affaiblir l'autorité du chef de famille et à créer ainsi ces épaves de la société, négation de tout progrès moral ?

Dans de trop nombreux cas, nous pouvons nous demander si, par une connaissance plus approfondie du milieu humain de nos colonies, nous n'aurions pas mieux agi.

Les instruments de la production agricole sont des êtres vivants.

Ce qui rend encore plus difficile la tâche de ceux qui à un titre quelconque travaillent à la mise en valeur du sol de nos possessions d'outre-mer, c'est que les instruments de la production agricole, la plante et l'animal, y sont, de même qu'en tous pays, des êtres vivants. Ils ne sont pas de la matière inerte comme le sont les machines de l'industriel. Ces tranches de vie ne sont pas dociles et ne se plient pas à nos pensées directrices comme des assemblages mécaniques. Elles ne sont pas seulement passives, elles sont actives. Elles ont une action propre, qui n'est pas forcément dans le sens que nous voudrions lui faire prendre. Nous ne les dominons pas comme nous dominons des machines. Avec elles, nous ne pouvons commander en maîtres servilement obéis.

Dans nos colonies, outre que l'agriculteur ne connaît qu'insuffisamment le milieu avec lequel il est aux prises, de même la plante et l'animal, ses outils dans l'œuvre entreprise, ne lui sont pas mieux connus. Les variétés et les races, la manière de se comporter des unes et des autres, les meilleurs moyens de les faire servir à ses fins, lui posent à tout instant de troublants problèmes, dont les solutions lui sont souvent difficiles à trouver par suite de sa trop grande ignorance de divers éléments.

L'agriculteur colonial, quel est-il ?

Dans ce qui précède, j'ai compris pour simplifier sous le terme général d'agriculteur, le colon agricole et le cultivateur indigène, qu'ils mettent en valeur le sol pour leur compte personnel ou pour celui d'autrui, le technicien agricole des services publics, l'éleveur et le forestier, en un mot tous ceux qui touchent aux choses de la terre de près ou de loin.

Aux colonies, les agriculteurs sont des Européens et des indigènes. C'est par les uns et les autres que s'y effectue la marche au progrès. Pour parvenir au but sans encombres, pour éviter les obstacles, une confiance réciproque, basée sur la connaissance des qualités et aussi des défauts de chacun est indispensable. L'Européen, plus particulièrement, auquel incombe le

rôle de conducteur, doit savoir apprécier son associé, pénétrer jusqu'à son âme et avoir avec lui une communauté de sentiments, sans laquelle toute œuvre durable est impossible.

L'agriculteur européen, dont on ne saurait trop souligner l'importance de l'action aux colonies, doit donc chercher à bien connaître son collaborateur indigène, sans lequel il ne peut rien, à éviter de le heurter dans ses idées les plus chères, afin de ne donner aucune prise à une résistance qui compromettrait les résultats, et s'efforcer de bien comprendre sa mentalité, dont il ne devra pas négliger de tenir compte.

Coordination des activités.

Connaissance du milieu, naturel et humain, connaissance de la plante et de l'animal, connaissance de l'indigène, sont l'A-B-C de notre action agricole dans nos colonies. Comme l'activité agricole y est dominante, puisqu'environ 90 p. 100 de nos populations coloniales vivent directement de l'agriculture, ce sont en même temps les pilotes sur lesquels notre œuvre coloniale tout entière doit être construite.

Mais, il ne faut pas oublier le dicton populaire : «Il faut de tout pour faire un monde ». En tous pays s'exercent des activités diverses. Pour que tout aille bien, un harmonieux équilibre doit exister entre elles.

À qui appartient-il de l'établir s'il n'existe pas et de le maintenir quand il existe ? Indiscutablement aux Pouvoirs publics, en l'occurrence aux chefs des colonies et à leurs représentants dans les circonscriptions administratives.

C'est à eux à fixer à chacun ses attributions et son secteur d'action, à veiller à ce que sa tâche soit accomplie dans le sens du bien général, dont la sauvegarde leur incombe.

Ils ont aussi à établir les contacts entre ces activités, qui ne peuvent travailler isolément, chacune dans sa tour d'ivoire. Pour que la machine aux rouages multiples, à laquelle une colonie, comme tout pays, peut être comparée, tourne rond, il est indispensable que ces rouages soient bien engrenés entre eux et qu'il y ait un mécanicien qui veille à ce qu'elle ne grippe pas. De même, pour que dans une colonie les diverses activités qui s'y exercent fassent du bon travail, il est indispensable qu'entre elles une collaboration continue, sous une direction éclairée, visant des buts communs, nettement définis, ne cesse d'exister. Le coude à coude et l'unité de vues s'imposent.

Formation des élites coloniales.

Cette mentalité d'équipe doit être jetée en germe dans le cerveau des élites coloniales dès leur formation en vue de la fonction à remplir plus tard par chacune d'elles.

Les unes seront les dépositaires de l'autorité publique et auront à réaliser la coordination des activités indispensables pour franchir à vive allure les étapes vers le bien-être, les autres se

consacreront à l'agriculture, à l'élevage ou aux forêts et feront jaillir de la terre des produits qui sont la source de toute richesse réelle, d'autres construiront des chemins de fer, des routes, des ports, qui faciliteront la circulation des hommes et des marchandises, d'autres se dévoueront à lutter contre les maladies qui déciment les populations, d'autres prépareront l'évolution sociale et morale des jeunes générations indigènes, qui les rapprochera de plus en plus de nous. Mais, toutes devront avoir le souci commun d'efforts conjugués en vue d'assurer l'amélioration de la condition humaine dans notre domaine d'outre-mer.

Des connaissances de spécialisations seront obligatoirement acquises par ces élites auxquelles des tâches différentes seront confiées par la suite. Les enseignements qui les donneront, quelle que soit la matière enseignée, devront beaucoup plus faire appel au raisonnement et à l'esprit critique qu'à la mémoire, beaucoup plus s'appuyer sur les faits que sur la théorie. Ils devront mettre les élèves à même de résoudre le plus facilement possible les problèmes parfois difficiles que la vie coloniale leur posera plus tard.

De cette vie coloniale, à laquelle ils seront appelés à participer, il est indispensable de leur donner une vue d'ensemble, tout en en démontant le mécanisme sous leurs yeux, de leur montrer le milieu dans lequel elle évolue, les moyens d'action qu'elle y met en œuvre, l'interprétation et l'enchaînement de tous ces éléments et de leur indiquer les conditions à réaliser pour qu'ils travaillent en parfaite harmonie. Il leur sera ainsi plus facile de comprendre les motifs de certains actes, les causes de certains événements, la justification de certaines mesures. De la lumière sera projetée sur des faits en apparence inexplicables.

Cette vue d'ensemble a sa place indiquée dans les leçons d'introduction communes aux enseignements des spécialisations. Elle devrait réunir sur les mêmes bancs, chaque fois qu'il serait possible, futurs administrateurs coloniaux et futurs techniciens agricoles, vétérinaires, officiers forestiers, ingénieurs, médecins professeurs, se destinant aux colonies. Il s'établirait entre les uns et les autres des relations amicales et aussi des communautés de vues puisées aux mêmes sources, qui faciliteraient par la suite l'indispensable coordination des activités.

Chacun se rendrait compte qu'il ferait fausse route en restant muré dans sa spécialisation, qu'il devrait ouvrir sur l'extérieur des fenêtres par lesquelles lui parviendraient des lumières, même sur des questions de sa compétence.

Le médecin constaterait que la sous-alimentation est dans la plupart de nos colonies la plus meurtrière des maladies et qu'il peut trouver un concours précieux auprès du technicien agricole pour sauver des vies humaines. L'ingénieur demanderait à ce même technicien de développer la production agricole pour que l'outillage public qu'il construit rende des services en rapport avec les dépenses engagées. Le technicien agricole, de son côté, ne négligerait pas de faire appel aux membres du corps enseignant pour faire pénétrer le progrès agricole dans les masses rurales en s'adressant plus particulièrement aux jeunes. Agriculteurs, vétérinaires et forestiers se mettraient d'accord pour faire une judicieuse répartition des terres entre les cultures, l'élevage et les forêts.

Le chef de circonscription administrative aurait des vues nettes sur le rôle de premier plan qu'il a à jouer comme animateur et élément de coordination. Son attention ayant été attirée sur

l'étendue des connaissances indispensables dans chaque branche d'activité pour ne pas commettre d'erreurs, il ne serait pas porté à se croire omniscient et ne serait pas tenté de se substituer aux spécialistes dans leur tâche, mais enclin à les aider de toute son autorité compréhensive.

Et puis, il y a un très grand intérêt à ce que ces études préparatoires aux enseignements spécialisés soient envisagées comme un complément de culture générale donné aux jeunes activités ayant à assumer la lourde charge de colonisateurs, ou tout au moins fasse naître en elles le désir impérieux de la culture générale toujours plus étendue et de l'élévation de la pensée, sans lesquelles nos actes restent étriqués. Elles devraient exalter en elles l'attrait des vues larges, nécessaires dans ces créations en évolution rapide que sont nos colonies, et leur éviter de tomber dans le défaut de la déformation professionnelle, qui met un bandeau sur les yeux. Elles ne devraient pas négliger de faire des incursions dans le domaine des sciences de l'homme et d'en montrer toutes les applications heureuses pour le bonheur des populations coloniales. Notre civilisation mécanique a tout sacrifié à la machine; elle a oublié l'homme et elle en meurt.

Ces études devraient avant tout préparer les futurs coloniaux à être des élites morales. Des élites techniques, nous en avons ; des élites morales, beaucoup moins. La carence de ces dernières à notre époque de bas matérialisme a beaucoup contribué à détraquer l'humanité et à la faire marcher d'un pas hésitant vers un sort meilleur. Quand on se pose en éducateurs de peuples attardés, il faut réunir les qualités voulues pour tenir le rôle, sinon on trahit la cause dont on se réclame.

Regards sur une écologie coloniale.

Des vues générales sur les manifestations de la vie coloniale conçues suivant les données qui viennent d'être exposées s'inspireront utilement des concepts de l'écologie agricole.

Celle-ci a pour objet l'adaptation des utilisations de la plante et de l'animal aux milieux agricoles en vue d'obtenir, aux conditions les meilleures, le meilleur rendement possible en produits utiles à l'homme. Dans ce but, elle s'efforce de tirer parti au mieux des éléments de ce milieu, en les améliorant au besoin et en s'en servant, en les maintenant en liaison étroite avec les possibilités de la plante et de l'animal, qu'elle cherche également à modifier, si besoin est, dans le sens voulu pour obtenir les résultats visés.

Prenons comme but le maximum de bien-être, matériel et moral, à donner aux populations européennes et indigènes de nos colonies, comme milieu, le milieu colonial, mettons les instruments de la production, la plante et l'animal, entre les mains de l'Européen et de l'indigène, et nous aurons défini l'écologie coloniale dans ses éléments essentiels.

Son programme d'études en découle : - étude du milieu colonial, naturel et humain - étude des instruments de la production, la plante et l'animal, auxquels il sera bon de joindre les ressources du sous-sol, qui sont également mises à contribution - étude de l'homme, européen

et indigène, dans son action dans le milieu colonial, en seront les trois grandes divisions, dans lesquelles il est facile d'apercevoir immédiatement de nombreuses subdivisions.

Ces études seront faites évidemment, et cela résulte de ce qui précède, en se plaçant au point de vue des actions et réactions des divers éléments les uns sur les autres, envisagés dans leurs caractères généraux et non point dans leurs détails, qui font l'objet d'enseignements spéciaux, en mettant nettement en évidence leurs relations et en insistant sur les conclusions pratiques à en tirer pour atteindre le but visé.

Par ces seules considérations, on se rend facilement compte combien est vaste le domaine d'investigation de l'écologie coloniale. On entrevoit l'ampleur des connaissances comprises sous cette étiquette et la diversité des sciences auxquelles il est nécessaire de faire appel : sciences biologiques, agronomiques, mécaniques, etc., d'une part ; sciences économiques, politiques, sociales, etc., d'autre part.

Les diverses sciences entrant dans ces catégories sont enseignées, dans leurs applications à notre domaine d'outre-mer, dans les établissements préparant aux carrières coloniales. Ces enseignements sont donnés séparément suivant la spécialisation. Les élèves n'en aperçoivent pas les liaisons, alors que, dans la pratique des choses, on ne saurait trop le rappeler, il y a interpénétration des méthodes et des moyens pour parvenir au but commun, le bien-être des populations, et qu'il y a des contacts permanents entre les activités apportant leur concours. Négliger cette interpénétration, négliger ces contacts, c'est laisser dans l'échafaudage de notre action, un trou dans lequel le succès escompté risque de tomber et de se tuer.

Le rôle de l'écologie coloniale serait, en somme, de faire disparaître ce trou, d'être le résumé dégageant les idées maîtresses en tête du chapitre où les détails sont donnés, le tour d'horizon embrassant dans une vue synthétique la généralité des notions à acquérir, en montrant les liens indispensables et servant de préface aux cours d'enseignement des sciences de spécialisations coloniales. Elle tracerait le cadre de ces spécialisations en vue de faire du tout un ensemble en équilibre harmonieux.

Elle s'inspirerait de l'idée déjà énoncée plus haut que la vie de nos colonies sous ses divers aspects, comme la vie de tous les pays, est un complexe dont il faut chercher à bien connaître la texture pour s'y mouvoir avec toute la maîtrise désirable. Elle s'efforcerait de montrer comment il serait possible d'en faire une construction sans lézardes, où le bonheur matériel et moral des populations, but de toute civilisation digne de ce nom, serait à l'abri des bourrasques.